

LES ARTS

Grandeurs et misères...



**UN LIEU, UN
CRÉATEUR:**
Nadine Bismuth
Page C 3

FESTIVAL
Les FrancoFolies
Page C 5

FORMES
Et vogue
la galère!
Page C 8

Cinéma
Page C 4
Disques
Page C 6



En 27 ans d'existence, le Théâtre les gens d'en bas s'est forgé une solide réputation qu'honorent un public assidu et plusieurs prix et distinctions. Ce théâtre qui loge au Québec, à l'entrée du village du Bic, depuis 1989, a développé trois volets: la production, dont le directeur artistique Eudore Belzile s'occupe personnellement, l'accueil de spectacles présentés par d'autres compagnies, pris en charge par Benoît Vaillancourt, directeur général, et l'animation scolaire et communautaire. «Avec 75 à 100 représentations par année, le théâtre du Bic compte parmi les salles les plus actives au Québec», souligne fièrement Eudore Belzile qui résume ici les grandeurs et les misères du théâtre en région.



SOLANGE LÉVESQUE

Avant de se réinstaller dans sa région natale, Eudore Belzile a beaucoup travaillé à Montréal et à Ottawa. Ce formidable comédien, dont on regrette la présence charismatique sur scène, entreprendra cet automne sa neuvième année en tant que directeur artistique du Théâtre les gens d'en bas. Le contexte régional, selon lui, impose des conditions de travail spécifiques: «Dans les petites communautés, on a besoin les uns des autres et tout est à faire. Cela nous permet de tenter toutes sortes d'expériences. Mais parfois, le bouillonnement des centres nous manque», avoue-t-il. «Pour produire un spectacle, nous devons faire face à des coûts supplémentaires qu'entraîne la distance: les frais de séjour et de voyage des artistes, d'abord, et puis des frais de téléphone astronomiques.» Mais Belzile y voit également d'inestimables avantages: «Je n'empiète jamais sur le territoire du voisin; je jouis d'une liberté de choix extraordinaire quant à ce que je propose. Autre avantage considérable: on peut se payer le luxe d'une mise en scène très longue, répéter deux semaines dans les décors et les éclairages, au lieu de trois ou quatre jours. Cela fait toute la différence. On prend vraiment le temps de faire les choses avec une équipe complètement disponible.»

VOIR PAGE C 2: GRANDEURS ET MISÈRES



“L'art nous transforme, nous guérit, nous remet en contact avec le monde. Il n'y a pas de raison qu'il ne soit pas accessible à tous.”

... du théâtre
dans le Bas-du-Fleuve

GRANDEURS ET MISÈRES

Mettre en scène une collaboration avec les jeunes

SUIITE DE LA PAGE C 1

Eudore Belzile a une prédilection pour le travail en équipe. Depuis qu'il est directeur, il a beaucoup favorisé les associations avec des gens de la communauté: le musée de Rimouski, les institutions scolaires, la radio de Radio-Canada et, cette année, l'Orchestre symphonique de l'Estuaire. Il a fait appel à des auteurs de la région et tenté de créer toutes sortes de réseaux pour briser l'isolement des créateurs. «Cela fonctionne formidablement parce que, par la force des choses, la survie des organismes est liée à leur interdépendance.»

Aller au devant des jeunes

Une des expériences déterminante pour Eudore Belzile consiste en une collaboration suivie avec les écoles: «C'est le volet le moins visible de notre mission, mais je le juge très important.» Pendant six ans, il a travaillé avec les élèves d'une école secondaire de Rimouski. «Cette expérience a confirmé l'importance que les arts devraient avoir à l'école. On a un retard considérable sur ce plan, particulièrement en région», explique-t-il. «Montréal et Québec bénéficient de réseaux organisés pour le jeune public: La Maison-Théâtre et Les Gros Bees. Très tôt, les enfants ont la chance d'être mis en contact avec le théâtre vivant. En région, il n'y a rien!» C'est pourquoi Benoît Vaillancourt a travaillé très fort pour créer des liens avec la commission scolaire afin que le théâtre du Bic puisse offrir des matinées scolaires. «C'est une révolution!» commente Belzile; sinon, il ne resterait que des spectacles souvent médiocres présentés dans les gymnases, dans des conditions épou-

vantables. Notre talon d'Achille, au Québec, c'est vraiment l'éducation. C'est lamentable! s'indigne-t-il. «Il n'y a pas de raison pour que les enfants qui vivent à l'extérieur des grands centres soient privés d'un contact avec les arts.»

Quand Eudore Belzile a commencé à travailler avec l'école secondaire rimouskoise, une question s'est posée: QUI va faire du théâtre? «Habituellement, on réserve ce privilège aux élèves "boles", aux 80 % et plus», précise Belzile. «On a convenu d'une chose: tous les élèves qui le souhaitent, même les 60 %, pourraient suivre la formation en théâtre, à partir d'une entente: leurs notes ne devaient pas chuter. Eh bien, non seulement les notes n'ont chuté en aucun cas, mais elles se sont améliorées!» Belzile n'en fut nullement surpris et l'école en a témoigné abondamment: l'attitude générale des élèves s'est transformée: «Ceux qui avaient des problèmes d'agitation arrivaient soudain à se concentrer, affirme le di-

«L'art nous transforme, nous guérit, nous remet en contact avec le monde. Il n'y a pas de raison qu'il ne soit pas accessible à tous.»

recteur artistique, c'est logique. L'art nous transforme, nous guérit, nous remet en contact avec le monde. C'est vrai également pour tous ceux qui fréquentent les musées, qui lisent, c'est vrai pour tout le monde, il n'y a pas de raison qu'il ne soit pas accessible à tous.»

Avec ces jeunes, Eudore Belzile a monté Cent mots cent images, un collage de textes de Jacques Prévert et de Raymond Devos. «Quelle belle occasion d'apprendre la diction, l'articulation et du vocabulaire! Au début, ils étaient perplexes; je leur ai dit: faites-moi confiance, vous allez voir, vous allez adorer ça!» Les élèves ont été emballés.

Belzile a suivi le même groupe du secondaire I au secondaire V: «Je les ai vus évoluer; de l'avis général, cette expérience a été pour eux une



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Eudore Belzile souhaite se consacrer maintenant au volet pédagogique du théâtre.

école de discipline, d'éthique du travail — pour ne rien dire du contact intime qu'ils ont eu avec l'art.»

Pour que le théâtre rejoigne tout le monde

Dans les prochaines années, c'est vraiment à ce volet pédagogique du théâtre que Belzile souhaite se consacrer le plus. Et pas seulement au Bic ou à Rimouski: «Je veux en faire un combat à l'échelle nationale provinciale», avance-t-il. «J'ai déjà commencé à recueillir de la documentation à ce sujet. L'an prochain, je souhaite me rendre en Suède et en Finlande pour voir comment ça fonctionne. Là-bas, les ministères de la Culture et de l'Éducation sont jumelés et partagent des objectifs communs. Le théâtre est accessible aux jeunes citoyens sur l'ensemble du territoire.»

Eudore Belzile a également

monté Cabaret Neiges Noires avec des cégépiens de Rimouski, un texte où il est question de Claude Jutra et de Martin Luther King. Sur ses 28 étudiants, personne ne connaissait Jutra. «Déconcerté, je leur ai demandé de me nommer UN cinéaste québécois, n'importe lequel: une seule réponse: Georges Mihalka! Et qui est Martin Luther King? Deux réponses, dont une fautive.» Devant une telle situation qu'il juge «anormale», le metteur en scène a inventé des subterfuges: «J'ai créé une exposition sur Martin Luther King, et j'ai distribué sur les tables, dans le foyer, de la documentation sur Jutra, sur sa carrière». Enfin, il a fait venir ses films et les a projetés aux étudiants. Ils ont découvert son œuvre avec passion. «Mais comment se fait-il que personne ne la leur présente? Ce n'est pas normal! Ce n'est pas leur faute, mais comment comprendre que sur

28 étudiants, aucun ne puisse nommer UN cinéaste de son pays!», se demande-t-il, outré. Depuis toujours, Eudore Belzile est un partisan du théâtre populaire qui croit à la démocratisation de l'art et qui met sa foi dans la formule de Jean Vilar: «un théâtre élitaire pour tous». Devant les paradoxes engendrés par le système d'éducation actuel, il lui arrive de se demander s'il est dépassé par son époque ou si quelque chose d'important lui échappe. «Sous prétexte d'une évolution considérable depuis 40 ans, notre société a réalisé une partie du rêve américain au détriment de certaines valeurs fondamentales. Dans ce mouvement, beaucoup de choses ont été jetées sans être remplacées.»

Réfléchir sur le pourquoi de l'école Belzile regrette que nos élus

ne fassent pas suffisamment de gestes concrets dans des secteurs de compétence provinciale: «L'éducation, ça nous appartient et sur certains plans, c'est une catastrophe!» Il est urgent, selon lui, que nous commençons à réfléchir non pas sur le comment, mais sur le pourquoi de l'école. «C'est extrêmement difficile, mais notre avenir en dépend», insiste-t-il. Alors que Jack Lang, récemment nommé ministre de l'Éducation nationale en France, clame sa ferme intention d'intégrer les arts à l'école, Belzile trouve désolant qu'aucun discours d'intention n'ait été prononcé par le ministre de la Culture, Agnès Maltais, depuis un an et demi. «Rien! Rien du tout! Chez les élus comme chez les électeurs, l'apathie générale règne; on passe beaucoup de temps à consulter et bien peu à penser et à agir. Vivre et travailler en région nous permet d'être confrontés très directement et encore plus vivement à ces problèmes.»

Eudore Belzile déplore la trop faible circulation du théâtre dans la province. Il a l'impression qu'on avance peu sur ce plan. Il crie bravo aux succès des compagnies québécoises à travers le monde, mais trouve «anormal» que les gens de Sept-Îles, par exemple, n'aient pas accès à une production extraordinaire du Quat'sous, du Théâtre Ubu ou des Deux Mondes. «Pas suffisamment de public», prétexte-t-on. Pour former un futur public, insiste Eudore Belzile, il faut absolument agir dès l'école. «Parfois, je vais parler aux élèves, avant les matinées. Je demande "qui n'est jamais allé au théâtre?"; 85 à 90 % des mains se lèvent! Et ils ont 18 ans! Le Québec fait face aux plus hauts taux de décrochage et de suicide en Amérique du Nord! C'est une sonnette d'alarme. Bien sûr, le théâtre ne peut pas remédier à tout, mais il peut agir.»

Jusqu'au 12 août, le théâtre du Bic présente cette été L'Hotel des Horizons, de Reynald Robison.

À l'école de la transformation

À Rimouski, Véronique O'Leary crée un spectacle avec des jeunes décrocheurs

SOLANGE LÉVESQUE

Il y a 10 ans, la comédienne, auteure et metteuse en scène Véronique O'Leary quittait Montréal pour s'installer dans le Bas-du-Fluve avec la ferme intention de faire du théâtre «autrement». Fin mai, sous l'égide du Théâtre des Cuisines dont elle est cofondatri-

ce, elle signait la mise en scène du spectacle Les Décrocheurs de rêves, une création collective jouée à la cathédrale de Rimouski par une dizaine de jeunes décrocheurs inscrits à l'école «Grand Défi», sorte de dernier recours académique pour eux. Un projet fou, dont Véronique O'Leary sort un peu épuisée mais ravie.

Véronique O'Leary avait connu les jeunes du «Grand Défi» lors de sa participation au programme «Artistes à l'école», il y a quelques années. «Les profs qui y enseignent sont animés d'une vraie vocation et doivent offrir beaucoup d'accompagnement. Personne ne veut plus de ces jeunes, ils ont été virés partout. Ils se perçoivent comme des "rejets", des "déchets". Certains ont séjourné en centre d'accueil; tous accusent un retard académique. Colette Dupont, la responsable pédagogique, tient l'école à bout de bras. «Il est vrai que ce ne sont pas des anges, s'est dit Véronique O'Leary, mais puisqu'on n'attend plus rien d'eux, proposons-leur du théâtre!»

Il lui a fallu quêter du matériel, convaincre des responsables, se dépatouiller pour trouver une subvention, faire flèche de tout bois. Douze jeunes se sont montrés intéressés. Au fil des mois, certains ont abandonné, remplacés par des nouveaux. Fin mai, ces «Décrocheurs de rêves» en ont surpris plusieurs avec un spectacle qui a rempli la cathédrale de Rimouski.

Créer des liens

«En 98, on fêtait partout le 50



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Véronique O'Leary: «Les régions, c'est d'abord un regard...»

anniversaire de Refus Global et le 30 de mai 68. Ces jeunes, me suis-je dit, sont eux aussi des "refuseurs", des protestataires à leur manière. Pourquoi ne pas leur offrir d'exprimer leurs protestations à travers l'expression artistique? Je n'avais pas entièrement tort», remarque l'instigatrice du projet, «mais je m'étais trompée sur un point majeur: contrairement aux rebelles de Refus Global et de mai 68, ils n'ont aucun outil et sont complètement captifs de ce qu'ils rejettent.»

Rimouski accueille régulièrement de prestigieux festivals d'orgue et de clavecin. A une assemblée du Conseil de la culture, Véronique O'Leary avait rencontré un des organisateurs qui lui proposait de faire un spectacle-lecture pour attirer du public: «Les gens ne viennent plus pour l'orgue seul, cet instrument dérange», avait-il dit à Véronique qui a saisi la balle au bond: «Les jeunes du Grand Défi dérangent, eux aussi; on va les amener jouer dans ce lieu magnifique qu'est la cathédrale!»

Après avoir convaincu le curé, elle a demandé à Annie Beaulieu, une jeune organiste professionnelle de Rimouski, de participer au projet.

«Ces jeunes ne sont qu'émotions, ce qui constitue déjà un terrain théâtral extraordinaire», explique Véronique O'Leary; «Il s'agit de structurer leurs élans émotifs, de les transmettre en une expression artistique». Elle leur a enseigné diverses techniques de scène et leur a fait connaître, entre autres, le texte de Refus Global. Leur réaction au passage: «...Un nouvel espoir collectif naîtra...»: «Aie! C'est bien hot! C'est donc bien beau!». Ils ont découvert des pentes, des écrivains; «J'étais émue devant leurs réactions, j'avais l'impression qu'une transmission s'accomplissait», raconte la comédienne-pédagogue.

Lors du passage de Jean-Pierre Perreault au théâtre du Bic, elle a négocié un stage pour eux avec le chorégraphe. Elle les a régulièrement amenés à la cathédrale où Annie Beaulieu leur jouait Bach et

Pink Floyd; ensuite, ils devaient écrire à partir de thèmes donnés. Enfin, Véronique O'Leary a réuni les textes les plus forts. A la première, les spectateurs n'en revenaient pas du travail des jeunes. «J'ai l'impression qu'ils ont trouvé leur symbolique, ou plutôt, qu'on a remis une symbolique en place», remarque-t-elle. «Cette expérience leur a appris qu'ils avaient un pouvoir créateur; elle a transformé quelque chose en eux.»

Profondément convaincue que ceux qui touchent au théâtre un jour, même en amateurs, y restent sensibles, cette artiste ne quitterait sa région d'adoption pour rien au monde. «J'aime la puissance du fleuve et la nature me nourrit», explique Véronique O'Leary. «La région nous oblige à inventer d'autres manières de créer, d'autres avenues de diffusion. La solidarité y est une condition de survie. Mon projet aurait été impensable à Montréal. Au fond, les régions, c'est d'abord un regard!»

Quelques données sur la région de Rimouski-Neigette

- Nombre de municipalités: 15
- Population: 52 677 habitants, dont 31 773 à Rimouski même (Statistique Canada, 1996)
- Taux de chômage pour la région du Bas-Saint-Laurent: 10 % (Statistique Canada, 1996)
- Nombre de théâtres: un au Bic, ouvert toute l'année; un autre à Saint-Fabien, durant l'été
- Nombre de centres sportifs: 15

- Nombre de librairies: 5, toutes situées à Rimouski
- Nombre de cinémas: 2 complexes, l'un de 5 salles, l'autre de 3, tous deux à Rimouski
- Nombre de bibliothèques: 13

(Source: Serge Ouellet, directeur général du Centre local de développement de la MRC Rimouski-Neigette)

SAINT-JEAN-PORT-JOLI

Desjardins

Caisse populaire de Saint-Jean-Port-Joli

Magasin Coop La Paix

La Roche à Veillon

Un fleuve de culture à découvrir

Assistez à la FÊTE DES CHANTS DE MARINS les 18, 19 et 20 août 2000.

Des forfaits-hébergement à partir de 36\$ par pers. occ. double (coucher, déjeuner, entrée pour un spectacle le vendredi ou samedi soir).

Plusieurs sculptures en exposition permanente.

Visitez notre site WWW.SAINTJEANPORTJOLI.COM ou téléphonez au (418) 598-9465

Association touristique Chaudière-Appalaches 1 888 631-4411

Pour des vacances qui bougent, Chaudière-Appalaches, c'est l'idéal.

Québec

www.chaudapp.qc.ca

FONDATION JEUNES ET SOCIÉTÉ

La dignité de chaque personne est l'objectif principal de toute activité économique responsable.

www.monde.ca

LES ARTS

UN LIEU, UN CRÉATEUR

La part d'ombre de l'âme

Nadine Bismuth entre-t-elle dans l'écriture comme on entre en religion?
On pourrait presque le croire.

Musique, peinture, danse, littérature, théâtre: sans lieu qui permette à l'esprit créateur de s'épanouir, ces mots demeurent des catégories, sans doute commodes pour le classement mais qui attendent d'être habitées par les œuvres. Elles ne tardent pas à venir tant le génie du lieu renvoie aussi à ce que deux ou trois Grecs rêveurs ont appelé l'inspiration. Pendant tout l'été, nous vous invitons à entrer dans les coulisses de la création en visitant l'atelier, la chambre, le loft ou le studio de quelques artistes du Québec choisis dans différentes disciplines. Soyons modernes: ces lieux sont éclatés, tout à la fois espace mental et cadre physique. On les trouvera aussi bien dans la rue, dans tel café où l'on a ses habitudes. Et pour un jeune écrivain comme Nadine Bismuth, c'est peut-être avant tout et simplement une pièce avec une table.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Un espace presque nu, monastique. Petite table de travail, un vieil ordinateur Apple, quelques dictionnaires, deux bibliothèques sur le mur de droite, et puis, à gauche, un lit bien fait et bien propre. Aucune photo sur les murs, pas de porte-bonheur, pas de citations célèbres découpées, retranscrites et affichées.

Un lieu qui serait comme une page blanche pour commencer une carrière d'écrivain.

«Je ne suis pas capable de travailler dans le désordre», explique Nadine Bismuth. Je suis un peu extrême dans le dépouillement. Je ne veux pas me créer des besoins pour autre chose que l'écriture. Écrire, c'est angoissant... et avoir des photos et des gadgets autour de soi ne sert qu'à se rassurer. Moi, j'en ai le moins possible. Il ne faut pas que le lieu soit trop riche de sens.

Nadine Bismuth, née à Montréal d'un père tunisien et d'une mère québécoise, installée dans un troisième étage du Plateau Mont-Royal, vient tout juste d'avoir 25 ans, à la mi-juillet. Entre-t-elle dans l'écriture comme on entre en religion? On pourrait presque le croire.

Pas de musique non plus pendant qu'elle travaille, pas de téléviseur ouvert dans la journée. Le répondeur téléphonique branché. «J'essaie d'avoir le moins possible d'objets de communication», dit-elle... tout en rêvant, quand même, de la fenêtre qui n'existe pas encore devant sa table de travail, histoire de rêver un peu lorsque les mots ne veulent plus être maîtrisés.

La lumière entre dans la pièce bien rangée. Et puis, en jetant un coup d'œil sur la table de chevet, on découvre, sous le réveille-matin, un livre, le seul livre de fiction visible dans cet univers dépouillé, les nouvelles complètes de Raymond Carver, en anglais.

Alors, sous le visage lisse et l'allure d'une jeune fille sage, dans ce dépouillement sans aspérités apparentes, on comprend que Nadine Bismuth veut aussi explorer quelques recoins plus sombres de l'âme humaine.

L'infidélité, par exemple, thème principal de son premier livre, *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*. Treize nouvelles autour du thème de l'infidélité et des trahisons, qu'elle avait commencé à écrire dans un atelier littéraire à l'université McGill avec l'écrivain-professeur Yvon Rivard, son coach qui l'encourageait à poursuivre. Elle a continué, lui envoyant des nouvelles par la poste, expédiant finalement le tout aux éditions du Boréal sous les conseils de Rivard, sans trop y croire elle-même.

Dire que ce livre fut bien reçu est faible. Tous les critiques ont louangé son sens de l'observation, sa finesse psychologique, la force de ses descriptions, la plupart des critiques s'étonnant d'ailleurs d'une telle maturité à un si jeune âge.

Succès public également. Cinq réimpressions plus tard, elle remportait ce printemps le prix des Libraires, décerné par l'Association des librairies du Québec.

«Le thème de l'infidélité me donnait une contrainte, explique-t-elle, mais en même temps, c'était très nourrissant pour l'imagination. C'est un thème humain, intemporel, qui soulève des questions riches, un thème à tiroirs qui permet des conflits diversifiés. L'infidélité recouvre plein d'autres choses, la sexualité, le désir, la vengeance, la culpabilité, le mensonge, la solitude...»

La force de ce premier livre vient sûrement du fait que Nadine Bismuth semble ne porter aucun jugement sur ses personnages. Comme Raymond Carver, juste-

ment, qu'elle admire profondément, qu'elle cite spontanément comme étant sa première influence et qui met souvent en scène des gens comme vous et moi, dont on devine graduellement le drame sous les apparences trop lisses. «Carver met en scène des personnages et ne fait pas de morale, explique-t-elle. Il décrit et n'en met jamais trop. Les dialogues sont concis, et si tu restes sur ta faim, c'est d'une bonne manière, dans le sens où il soulève des questions et nous laisse dans l'ambiguïté. Moi, comme lectrice, je n'aime pas qu'on me dise quoi penser...»

Retour
au lieu
comme
espace
de création,
au lieu
comme
page
blanche,
au lieu de
l'écrivain
comme
source de
l'inspiration

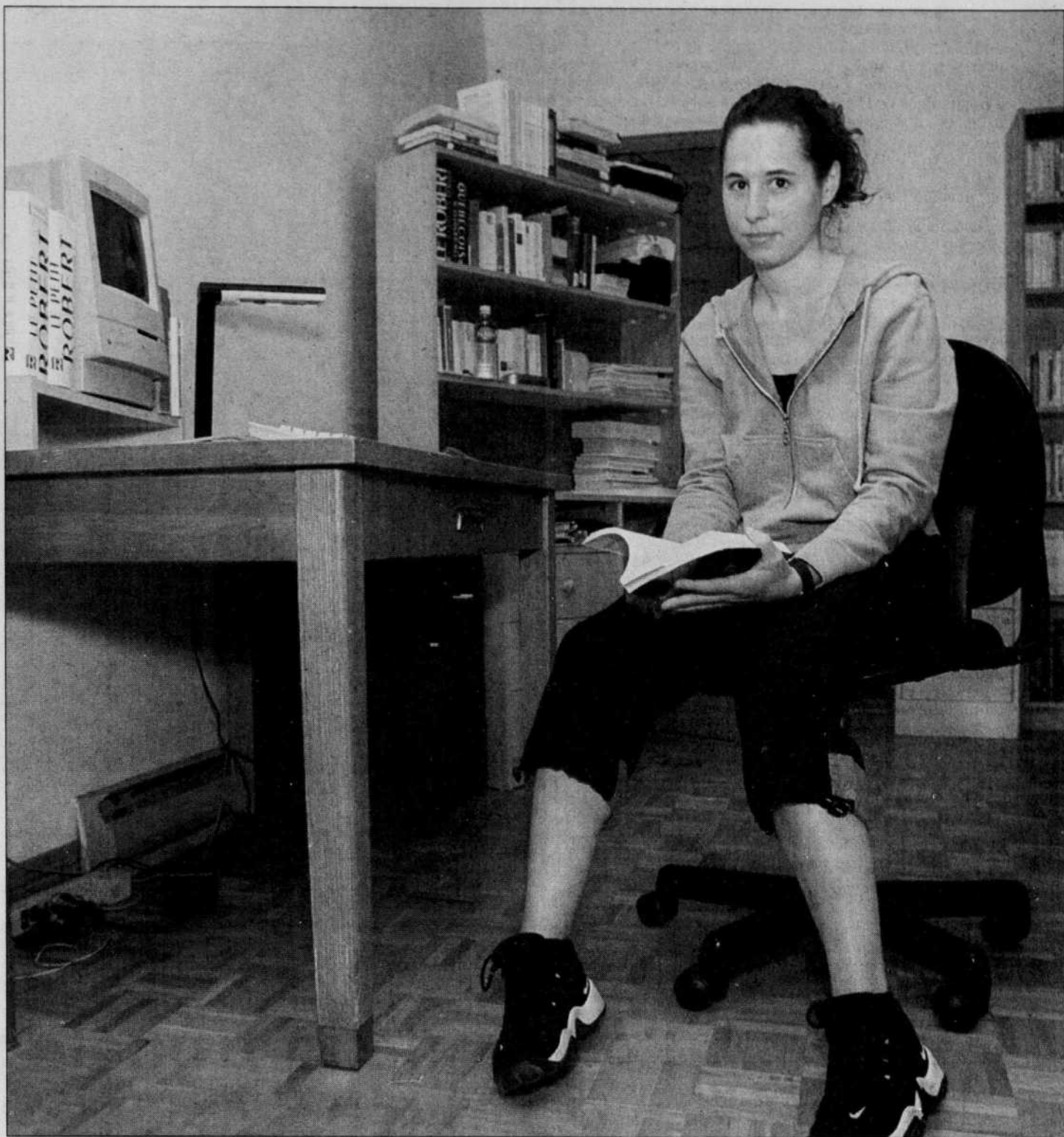
Elle n'en dira pas beaucoup plus sur sa vie personnelle et sur ce qui aurait ou non influencé le choix d'un tel thème, mais ses propos dénotent un jugement littéraire certain. «J'ai toujours aimé les livres et l'histoire des livres m'a toujours fascinée», lance-t-elle. Ces derniers mois, elle terminait d'ailleurs une maîtrise en littérature à McGill, maîtrise qui portait sur un sujet bien sérieux, «Le jeu du paratexte dans Le Second Enfer d'Étienne Dolet». Le sieur Dolet en question était imprimeur à Lyon au XVI^e siècle, ami et imprimeur du poète Clément Marot. Il a été brûlé pour hérésie après avoir écrit ce *Second Enfer* pour se défendre et plaider sa cause. Nadine Bismuth s'est d'ailleurs rendue à la Bibliothèque nationale de Paris pour tenir dans ses mains les précieuses éditions originales.

Retour au lieu comme espace de création, au lieu comme page blanche, au lieu de l'écrivain comme source de l'inspiration. Nadine Bismuth refuse d'écrire dans les cafés. «J'aurais l'impression de faire de l'exhibitionnisme», dit-elle, mais elle pourrait très bien se définir comme une voyeuse professionnelle. En effet, dans les lieux publics, elle observe, invente des vies et demeure fascinée par les lieux clos, «où les gens n'ont pas d'autre choix que de cohabiter», par les bars, les auberges, les hôtels,

les salons funéraires. Ou encore par l'aéroport, lieu de tous les passages, «où les gens sont captifs».

Fascinée également par les petites communautés, «La grande ville anonyme ne m'inspire pas, explique-t-elle. Mais dans une petite communauté, une petite ville, un village, tu reconnais vite qui fait quoi, tu identifies les points de jonction. La petite ville, c'est un microcosme où tu peux explorer les relations cachées. Dans une petite société, on peut identifier plus vite les gens qui remplissent une fonction précise, qui servent de passage.»

Chez elle, le lieu de création demeure peu chargé de sens. En fait, on pourrait presque dire que les écrivains se divisent en deux



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Nadine Bismuth, le lieu doit être dépouillé à tel point que rien ne vienne la détourner de son parcours. «Ton bureau, il faut qu'il soit dans ta tête», lance-t-elle.

grandes catégories: ceux qui travaillent dans le dépouillement pour que rien ne les égare, et ceux qui ont besoin de s'entourer d'un univers visuel ou musical complexe et chargé de symboles.

Georges Perec a déjà écrit un texte sur sa table de travail, qu'il décrivait en détail. Le projet de décrire plus longuement son lieu de travail s'inscrivait dans «une certaine histoire de mes goûts», écrivait Perec. «Plus précisément, ce sera, une fois encore, une manière de marquer mon espace, une approche un peu oblique de ma pratique quotidienne, une façon de parler de mon travail, de mon histoire, de mes préoccupations, un effort pour saisir quelque chose qui

appartient à mon expérience, non pas au niveau de ses réflexions lointaines, mais au cœur de son émergence.»

Pour Nadine Bismuth, le lieu doit être dépouillé à tel point que rien ne vienne la détourner de son parcours. «Ton bureau, il faut qu'il soit dans ta tête», lance-t-elle.

Elle ne se sent pas intégrée dans un milieu d'écrivains. Pas encore. Mais, précise-t-elle, «ce n'est pas un but que j'aurais dans la vie de m'identifier comme écrivain. Je

ne dis pas ça de façon péjorative. Tout simplement, je ne sens pas le besoin d'appartenir à une communauté. Le statut social que cela pourrait représenter ou non ne m'intéresse pas. Ce que j'aime, c'est inventer des histoires...»

Et des histoires, elle en a encore à raconter alors qu'elle met la dernière main à un synopsis pour un scénario de film et qu'elle doit maintenant s'attaquer à la redoutable tâche de poursuivre après un premier livre à succès.

Festival des Arts de St-Sauveur

28 juillet au 6 août 2000

Le Ballet national de Hongrie	28 et 30 juillet
L'Orchestre national des jeunes du Canada	29 juillet
Première solo de Louis Robitaille	1 ^{er} août
Le Ballet Jörgen de Toronto	1 ^{er} août
Rencontres sur Broadway avec Robert Marien et ses invités	2 août
Concours de chorégraphies	3 août
Gino Quilico	4 août

En grande finale, première canadienne de DanceGalaxy, formé des danseurs étoiles du NY City Ballet, de Bejart et de l'American Ballet Theatre

5 et 6 août

Spectacles gratuits sur la scène extérieure:

Cordes en Folie, Carlos Placeres, Ballet Flamenco Arte de España, Monica Freire, Michel Faubert et le Concordia Jazz Band

Forfaits

Auberge Mont Gabriel	1-800-668-5253
Manoir St-Sauveur	1-800-361-0505
Hôtel l'Estérel	1-888-ESTÉREL

www.artssaintsauveur.com

Patrimoine canadien Canadian Heritage

AMERICAN SENSORS

COLEBY, MONET, DENNER DELAIGRE & CREVEY

Canada

LE DEVOIR

Informations, réservations: 450-227-9935

Admission: 290, 175, 100, 60, 45, 35

Le DOMAINE Forget du 24 juin au 27 août



Andrew Manze, violon
Richard Egarr, clavecin
Œuvres de BACH

2 Mercredi
août

Soirée des Amis du Domaine

20 h 30
25 \$



Andrew Manze, violon
Richard Egarr, clavecin
Œuvres de BACH

3 Jeudi
août

Soirée des Amis du Domaine

20 h 30
25 \$



Philippe Muller, violoncelle
Jonathan Crow, violon
Dale Bartlett, piano
Œuvres de FAURÉ, RAVEL, et SCHUBERT

5 Samedi
août

Soirée des Amis du Domaine

20 h 30
25 \$



Anonymous 4
Jacqueline Horner, Marsha Genensky,
Susan Hellauer, Johanna Maria Rose

9 Mercredi
août

Chant et polyphonie du Moyen-Âge

20 h 30
25 \$

Les Brunches-musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

25 \$

6 août Salvador Musique sud-américaine

radio chaîne culturelle
Radio-Canada

Sainte-Irène dans Charlevoix
Réservations : (418) 452-3535 poste 872
ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872
Visitez notre site : www.domaineforget.com

Les péchés capiteux

FH en verra de toutes les couleurs avant de connaître la rédemption comme préposé dans un centre d'accueil

JESUS' SON

Réal.: Alison Maclean. Scén.: Elizabeth Cuthrell, David Urrutia, Oren Moverman. Avec Billy Crudup, Samantha Morton, Denis Leary, Greg Germann. Image: Adam Kimmel. Montage: Geraldine Peroni, Stuart Levy. Musique: Randall Poster. États-Unis, 1999, 109 min. Cinéplex Odéon

ANDRÉ LAVOIE

De la grisaille de l'Iowa au soleil de l'Arizona, un jeune homme paumé, confus et souvent sous l'effet de substances hallucinogènes effectue un curieux pèlerinage existentiel, pas tant pour gagner son ciel que pour sortir de l'enfer de la drogue. Il possède un don inouï pour rencontrer les êtres les plus étranges et plonger tête baissée dans des situations invraisemblables dont il s'extirpe parfois avec maladresse. On ne le connaît que sous le nom de FH (en langage poétique, ça signifie Fuckhead...) et il est l'anti-héros du film d'Alison Maclean, *Jesus' Son*.

Adaptation d'un recueil de nouvelles de Denis Johnson qui a connu un certain succès en 1992, le film reprend bon nombre de situations saugrenues décrites dans le livre, ayant toutes FH (Billy Crudup) comme fil conducteur (il est le narrateur de sa propre histoire) et les années 70 en toile de fond. Depuis sa première rencontre avec Michelle (Samantha Mor-

ton), une toxicomane dont il tombera amoureux et adoptera les mauvaises habitudes, aux accidents, meurtres, overdoses et apparitions quasi divines dont il sera témoin, FH en verra de toutes les couleurs avant de connaître la rédemption comme préposé dans un centre d'accueil. Sorte de chemin de croix psychédélique avant le retour à la sobriété, *Jesus' Son* fait étalage du délire et des dérapages d'un personnage bien de son temps, le tout baignant dans une lumière de petit matin gris. Les bars minables, les chambres de motel au confort relatif, les salles d'urgence aux néons aveuglants et les logements où l'on ne fait que passer sont traversés par des personnages sortis autant d'une bande dessinée que d'un roman de William S. Burroughs.

Il s'agit moins du portrait réaliste d'une époque que d'une accumulation très fragmentée d'événements tragiques, souvent teintés d'humour noir, où l'on passe d'une salle d'urgence où un homme débarque avec un poignard planté dans l'œil au métro de Chicago qui ressemble à une cour des miracles. Le tout forme un curieux tableau d'ensemble où chacun fait son petit numéro, comme Dennis Hopper et Holly Hunter jouant à ceux revenus de (très) loin. Plutôt que d'opter pour la nostalgie rose bonbon, Maclean fait de *Jesus' Son* une œuvre parfois amusante mais qui ne dissimule

Sorte de chemin de croix psychédélique, *Jesus' Son* fait étalage du délire et des dérapages d'un personnage bien de son temps

de *Jesus' Son* une œuvre parfois amusante mais qui ne dissimule



Samantha Morton et Billy Crudup dans *Jesus' Son*.

SOURCE FILMS LIONS GATE

jamais le désespoir, le déséquilibre et surtout le ridicule de ces figures de la marginalité. Mais ces figures nous sont hélas trop bien connues et si le film évoque parfois *Drugstore Cowboy* de Gus Van Sant ou *Fear and Loathing in Las Vegas* de Terry Gilliam, il ne possède ni la puissance du pre-

mier, ni le délire visuel du second. On oscille plutôt entre l'absurde, le pathos et la mièvrerie, surtout au moment de la réhabilitation de FH.

Il faut reconnaître un talent certain à Billy Crudup pour endosser, avec crédibilité, ce jeune homme au destin bien impro-

bable dont les malheurs ne cessent de s'abattre sur sa petite personne. Samantha Morton, dans la peau d'une fille somme toute banale qui ne semble s'animer qu'après une injection d'héroïne, rompt totalement avec son image angélique qu'elle affichait avec tant de naturel et de grâce

dans *Sweet and Lowdown* de Woody Allen.

Même si l'on évite de faire l'éloge de la drogue comme seul moyen pour combattre le conformisme et l'ennui, il se dégage de *Jesus' Son* moins une odeur de sainteté qu'un parfum de déjà-vu.

Secrets de famille

Il manque une intensité à cette histoire universelle, déclinée comme un inventaire de malaises et de silences

INSÉPARABLES

Écrit et réalisé par Michel Couvelard. Avec Jean-Pierre Daroussin, Catherine Frot, Fabienne Babe, Sami Bouajila, Brigitte Roüan. Image: Antoine Roch. Montage: Frédéric Viger. Musique: Arthur H. France, 1999, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Chaque famille a ses secrets. Certaines les ont plus lourds que d'autres. C'est le cas de celle de Robert (Jean-Pierre Daroussin), personnage-pivot d'*Inséparables*, premier long métrage de Michel Couvelard. Robert a abandonné sa famille en Bretagne, il y a vingt ans, pour aller «faire l'acteur» à Paris. De jobines en petits rôles, le succès n'est pas venu. Aujourd'hui, la fraîche quarantaine aidant, il est hanté par le sentiment qu'il a laissé des choses en suspens derrière lui.

C'est chez sa sœur Gisèle (Catherine Frot), seul lien avec son passé, qu'il débarque à l'improviste, et s'installe. Passée la joie de celle-ci de retrouver son vieux complice, s'installe entre eux le poids des non-dits, qui va s'accroissant dès que Robert visite sa mère (Marie Merguey), une femme difficile à aimer, et son frère Momo (Daniel Isoppo), handicapé intellectuel, que Gisèle, pilier de la famille, estime être le «plus normal de la famille».

On aurait affaire à un film fort si justement, son récit ne s'arrêtait pas à la description superficielle du milieu, et cherchait la lumière dans les profondeurs des personnages. On sent d'ailleurs que c'est l'intention de



Robert (Jean-Pierre Daroussin) est le personnage central des *Inséparables*.

SOURCE REZO FILMS

Couvelard, et on sent même, dans sa mise en scène, qu'il estime y être parvenu.

Il manque pourtant une intensité et une urgence à cette histoire universelle, déclinée comme un inventaire de malaises et de silences dont on cherche en vain les causes. Le travail d'atmosphère s'en trouve partiellement saboté, tout comme la musique stridente d'Arthur H., simplement décorative dans cet univers où l'étouffement est communiqué par les lieux physiques exigus, non par l'amour non partagé, le silence des morts ou le poids des responsabilités, censés assaillir les personnages de Daroussin et Frot.

Dessinée comme l'envers de son frère taciturne, Gisèle, dans la première partie du film, sert de liant à l'histoire, dont elle constitue le principal attrait, la bouille de Catherine Frot, même décanquée par l'ennui, y étant pour quelque chose. Puis, vers le milieu du film, Couvelard bouscule l'ordre en faisant entrer dans le cadre deux personnages, la fille aînée de l'amant marié de Gisèle (Delphine Bricout), et le meilleur ami de Robert (Sami Bouajila), dont on ne comprend ni la présence, ni l'amitié pour cet homme taciturne, sinon qu'ils s'identifient à sa révolte sourde (mais pourquoi?) et à son besoin d'amour.

Jean-Pierre Daroussin travaille très fort pour nous faire voir la fêlure de son personnage. De fait, son insuccès tient bien plus à l'outil mis à sa disposition (le scénario), qu'il ne remette en cause son talent, si brillamment exploité dans les films de Robert Guédiguian (*À la vie, à la mort*). Et dans *Un air de famille*, où, en garçon de café, il arrachait Catherine Frot à l'emprise de ses bourreaux. On aurait souhaité pour eux des retrouvailles plus dignes de leurs talents, et pourquoi pas plus spectaculaires que cet *Inséparables*, dont les personnages et le titre demeurent jusqu'au bout des mystères insondables.

Au pays des locomotives

THOMAS AND THE MAGIC RAILROAD

Écrit et réalisé par Britt Allcroft. Avec Peter Fonda, Mara Wilson, Alec Baldwin, Didi Conn. Image: Paul Ryan. Musique: Hummie Mann. Montage: Ron Wisman. États-Unis, 2000, 89 minutes.

MARTIN BILODEAU

Pour quiconque a admiré les animations exceptionnelles de *Toy Story* et *Chicken Run*, ou tremblé avec *Babe* devant la lame du boucher, *Thomas and the Magic Railroad* apparaîtra comme le plus ringard des divertissements pour enfants.

S'adressant aux enfants d'âge préscolaire, ce divertissement «à l'ancienne», tiré d'une série créée en 1983 pour la télévision britannique par Britt Allcroft — qui chaperonne d'ailleurs son passage au grand écran —, *Thomas and the Magic Railroad* nous fait pourtant vivre une agréable odyssée dans l'imaginaire enfantin, à la remorque de Thomas, la petite locomotive de l'île de Sodor, où lui-même et ses amis parlants convoient du charbon, guidés par le Conducteur (Alec Baldwin, miniaturisé), qui assure

le relais entre ce monde idyllique des trains parlants et celui, non moins heureux, des humains de *Shining Time*. La visite de la petite Lily (Mara Wilson) à son grand-père endeuillé (Peter Fonda), contribuera à préserver les ponts qui séparent les deux mondes, en péril depuis qu'une vilaine locomotive diesel menace de casser la locomotive Lady, gardienne de la magie de Sodor.

À la frontière du monde des rêves et des espérances, *Thomas and the Magic Railroad* entend aider les enfants à raccorder leurs mondes réels et imaginaires. Un scénario moins puéril aurait sans doute aidé Allcroft à parvenir à ce résultat. Hélas, l'histoire de Thomas, personnage né au plus fort du mouvement pour une télévision éducative, semble à chaque instant restreindre son action aux prescriptions des ouvrages de psychologie populaire.

La spontanéité n'étant donc pas son principal atout, reste au film des qualités visuelles, qu'on apprécie une fois passée la surprise de voir un univers aussi analogiquement bricolé, qui plus est endossé par des acteurs enthousiastes et humbles.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

Thomas and the Magic Railroad entend aider les enfants à raccorder leurs mondes réels et imaginaires.

Cahier SPÉCIAL

LE DEVOIR

Tombée publicitaire 18 août 2000 • Parution 26 août 2000

R e n t r é e
CULTURELLE

LE DEVOIR

LES ARTS

LES FRANCOFOLIES

Drôles de troubadours

Les Femmouzes T. lancent un deuxième disque lundi

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

On les voit une fois et on ne les oublie pas. Ne portent-elles pas le nom de Femmouzes T., évoquant ainsi leur groupe culte, les rappeurs occitans Fabulous Troubadours?

L'une à la voix rauque et l'autre, un timbre joyeux. Mais toutes deux s'amusent sans conteste tout autant. François Chapuis, française, et Rita Macedo, brésilienne originaire de Bahia, forment le duo féminin des Femmouzes T., qui sera en spectacle dimanche le 5 août au FrancoFolies. Franchement originales, ces deux femmes ont décidé de redonner à la musique son pouvoir festif, social, communautaire, et irrésistible. Assister à l'un de leurs spectacles, c'est être invité à participer, soit en claquant de la langue, soit en tapant des mains, soit en chantant ou en agitant de petites boîtes de bonbons, au claquement du tambourin et au son de l'accordéon, à faire la fête quoi! On en sort léger et ravi d'avoir fait tout ce joli boucan...

Toulousaines d'adoption, les deux musiciennes chantaient déjà sur leur premier disque les jolis toits de leur ville rose, les rues du marché où elles se produisaient à leurs débuts pour gagner leur vie.

«A Saint-Sernin, sur le marché tous les dimanches matin, on aime bien venir chanter nos refrains...», chantent-elles. Encore aujourd'hui, disent-elles, elles aiment retourner dans la rue pour tester sur les passants leurs dernières trouvailles, espérant trouver un public prêt à partager leur joie de vivre et qui aurait tort de s'en priver.

Ces troubadours de sexe féminin souhaitent redonner à la musique des vertus autres qu'esthétiques, des valeurs militantes, des valeurs de célébration. «La musique est à tout le monde», clament-elles sur tous les toits. Et à écouter leurs refrains, en portugais, en français, ou en occitan, on a en effet qu'environ de s'approprier quelques rimes, pour quoi pas ce tango toulousain ou ce Baiao, entonné sur un air de folklore égyptien.



Les Femmouzes T. seront à Montréal le 5 août.

«Au départ, nous avions un groupe de quatre filles, qui s'appelaient les Batucadas, qui comptait deux autres Brésiliennes, raconte Rita, jointe au téléphone à Lévis. Moi, j'y jouais du piano et Françoise jouait du tambourin. Ces deux filles sont retournées au Brésil, alors Françoise et moi on se demandait quoi faire...»

Claude Sicre, des Fabulous Troubadours, qui s'est intéressé aux liens entre les troubadours occitans et les repentistes brésiliens, prête à Rita son accordéon, qu'elle a toujours d'ailleurs. Et Sicre invite Françoise à accompagner son groupe au tambourin.

Depuis 1992, réunies, ces deux femmes ont choisi ensemble d'écrire un folklore du futur. Un folklore qui s'écrit aujourd'hui, à mesure, et non une musique du passé. Mais quand même une musique faite pour être entendue toute proche, pour être partagée.

A l'accordéon, Rita a décidé d'ajouter à son répertoire le frevo, une musique de marche brésilien-

ne, ou le forro. «Au Brésil, on compte 72 rythmes», ajoute-t-elle en entrevue. Cela reste du folklore, dit Françoise, dans la mesure où «cela parle à tout le monde», mais on y ajoute des effets électriques.

Au Québec, le joyeux duo entamait cette semaine une tournée québécoise, d'abord à Lévis, à L'Anglicane, puis à Tadoussac, au Bord de l'eau, ensuite à Saint-André-d'Avellan, dans la Gatineau, pour la Musiqu'en août, puis à Saint-Élie de Caxton, à La Pierre Angulaire, avant d'être à Montréal, pour les FrancoFolies, le soir du 5 août, sur la scène extérieure des Voix lactées.

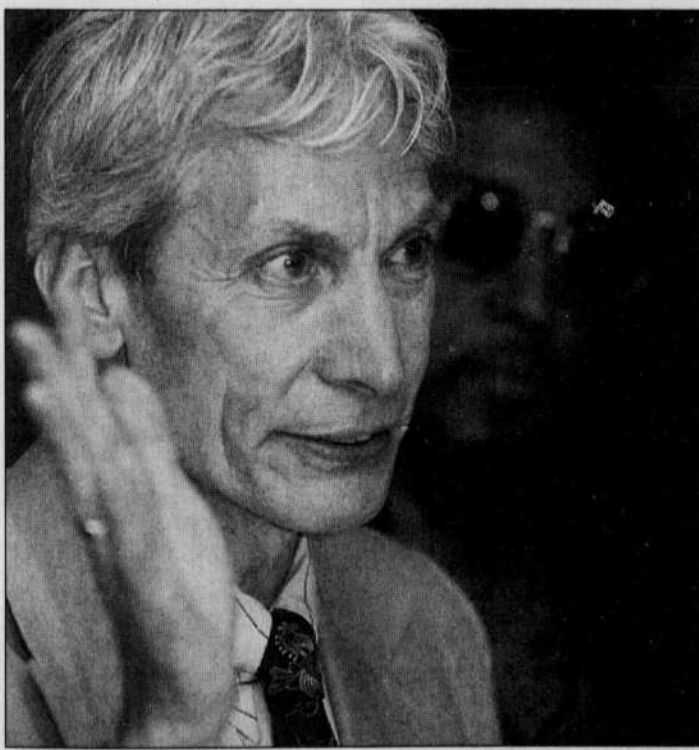
Entre-temps, les Femmouzes T. lancent aussi leur dernier disque, 2, en premier au Québec, à Montréal, lundi prochain. De drôles de troubadours à découvrir.

2

(MOZAÏQUE)
Aux FrancoFolies
samedi 5 août, 20h

JAZZ

Le disque d'un gentleman



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Charlie Watts propose une nouvelle production, un jazz revu et corrigé par Massive Attack, des griots africains, les muezzin d'Istanbul et le techno parisien.

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Il y en a, des fois, c'est fou ce qu'ils nous compliquent l'existence. On les attend là, à tel endroit, et voilà qu'ils se posent ici ou loin du lieu où l'on fait le pied de grue. Ces gens qui aiment bien faire des entourloupettes à ce qui est attendu, aux lieux communs, aux idées toutes faites, toutes emballées, sont des contrariants. Des pieds nickelés de la pensée.

Tenez, aujourd'hui Charlie Watts nous propose une nouvelle production. De lui, nous savons qu'il aime bien battre la semelle du «djazz», lorsqu'il ne pose pas son regard placide sur les jeux de jambe de Mick Jagger ou sur le faciès du pirate Keith Richards. Nous savions cela, tout le monde sait cela, mais personne ne se doutait qu'il signerait un disque de jazz revu et corrigé par Massive Attack, des griots africains, les muezzin d'Istanbul et des technos parisiens.

La dernière fois que Gentleman

Charlie s'était payé une java tout ce qu'il y a de plus musical, il avait fait dans le genre t'sé-comme-style-pas rapport-cool, dans le style donc qui plaisait tant à Frank Sinatra, Mel Tormé et consort. Il avait repris, histoire de faire plaisir à sa maman, les thèmes que sa maman aimait quand maman était encore une demoiselle. Le disque en question s'intitulait *Long Ago And Far Away*.

Auparavant comme au préalable, il s'était entouré de musiciens de jazz à la sauce anglaise, la sauce à la menthe et non la *gravy*, pour nous souligner les grandes heures de Charlie Parker. Postérieurement à ce préalable, monsieur Watts s'était servi un jazz de luxe. Un jazz de grands hôtels de la vieille Europe. Un jazz des bords du lac Léman, un jazz en smoking.

Voilà qu'aujourd'hui, il nous revient, en compagnie du batteur Jim Keltner, pour nous confier quels sont, selon lui, les plus grands rythmiciciens du jazz. Lui et l'autre ont composé et arrangé neuf morceaux conçus en fonc-

tion des personnalités d'autant de jongleurs de baguettes. Les neuf puzzles sonores ont été baptisés des noms de ces neuf musiciens.

Dans leur ordre d'apparition, nous avons Shelly Manne, Art Blakey, Kenny Clarke, Tony Williams, Roy Haynes, Max Roach, Airto, Billy Higgins et Elvin Jones. Le topo, plus exactement l'architecture sonore est la même d'un morceau à l'autre. La batterie de Charlie est toujours devant. Il est devant, bien devant, pendant qu'en arrière il se passe d'étranges choses.

De-que-cé? Pendant que Charlie frappe les petites tambours et les grosses caisses, on entend Philippe Chauveau, Emmanuel Sourdeix, Rémy Vignolo, Jim Keltner, et, sur certains morceaux, Mick Jagger au piano, Keith Richards à la guitare ainsi que d'autres invités qui jouent d'instruments très divers. Il y a du oud, du kalimba... des instruments très ethniques, très anciens, qui se fondent dans ces trucs technologiques avec lesquels les jeunes d'aujourd'hui font du ambient, du techno, de l'électronica, du drum'n'bass, du lounge... C'est fou ce qu'on est branché! Passons...

Le tout a été enregistré entre Los Angeles et Paris. On mentionne cela, parce que Gentleman Charlie a tenu à souligner, dans les entrevues de promo qui accompagnent cette nouvelle production, qu'il voulait enregistrer à Paris en raison du nombre imposant d'instrumentistes qui y enregistrent les musiques du monde. Bref, tout cela pour dire tout simplement qu'il a fait un album où les rythmes tri-baux se fondent dans le techno. On le répète, c'est comme si les jeunes de Massive Attack avaient décidé de faire un disque jazz sans qu'on y entende les singularités qui font le jazz. On se comprend? Non! Nous non plus.

Si ce n'est que cet album est surprenant. A tous égards. Chose certaine, ce Charlie Watts — Jim Keltner Project ne laissera personne indifférent. Une autre chose est certaine, Gentleman Watts est étonnant de polyvalence. A écouter dans l'heure!

CHARLIE WATTS JIM
KELTNER PROJECT
(Cyber Octave)

Ford présente
LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL
en collaboration avec
la Bière DRY

27 juillet au 5 août 2000

LES FRANCOFOLIES DE MONTRÉAL FONT RELÂCHE LE LUNDI 31 JUILLET

RENDEZ-VOUS le mardi 1er août avec des SPECTACLES EXTERIEURS GRATUITS et le Grand Spectacle Ford Focus mettant en vedette MICHEL PAGLIARO **GRATUIT!**

LA FÊTE DE LA MUSIQUE SE POURSUIT JUSQU'À SAMEDI PROCHAIN!

PLUS DE 130 SPECTACLES DONT:

19H00 TENDANCES Desjardins

CE SOIR! BILLET EN VENTE À LA PORTE 29 JUILLET LA CHICANE AVEC ERIC MAHEU, BOB WALSH ET AUTRES INVITÉS	DEMAIN 30 JUILLET DAVID HALLYDAY	2 AOÛT FAUDEL
COMPLET 3 AOÛT M	4 AOÛT DAN BIGRAS LAURENCE JALBERT	5 AOÛT NICOLA CICCONE

20H00 LES ÉVÉNEMENTS FORD ESCAPE

CE SOIR! BILLET EN VENTE À LA PORTE 29 JUILLET PATRICIA KAAS	DEMAIN 30 JUILLET BERNARD LAVILLIERS	2 AOÛT ALI FARKA TOURÉ AFEL BOCOUM
3 AOÛT ÉRIC LAPOINTE	4 AOÛT LYNDA LEMAY	5 AOÛT SALUT GERRY

20H30 CHANSONS INTIMES La Presse

CE SOIR! ET DEMAIN BILLET EN VENTE À LA PORTE 29-30 JUILLET KATERINE	2-3 AOÛT MICHEL FAUBERT YANN FANCH KEMENER	4-5 AOÛT JORANE
---	--	---------------------------

21H00 LES NUITS DES FRANCO

3 AOÛT BAMS, 113 AVEC CUT KILLER, BUSTA FLEX, YVON KREVÉ	4 AOÛT FERMIN MUGURUZA OVERBASS SERGENT GARCIA	5 AOÛT DJ FEADZ DU MR. OIZO PROJECT, JUAN TRIP, SCAN X, LE TONE ET LLORCA
--	--	---

23H00 HIP RAP ROCK

CE SOIR! BILLET EN VENTE À LA PORTE 29 JUILLET KALEMBORG ZÉRO °CELSIUS	DEMAIN 30 JUILLET LE CABARET KEROZEN	2 AOÛT RACHEL DES BOIS MARA TREMBLAY
3 AOÛT LES JARDINIERS KOHANN	4 AOÛT TEN ZEN LE TONE	5 AOÛT M.O.S.T. SAÏAN SUPA CREW

BILLET EN VENTE MAINTENANT AU SPECTRUM, À LA PLACE DES ARTS (514) 842-2112 / www.pda.qc.ca, AUX COMPTOIRS ADMISSION ET À LA PORTE LE SOIR DU SPECTACLE.

POUR COMMANDER VOS BILLET PAR TÉLÉPHONE 514 790-1245 www.admission.com

LES FRANCOFOLIES À LA PORTÉE DE TOUS!

Info Franco Bell 514 876-8989 www.francofolies.com

Partenaires: lait, Desjardins, Radio-Canada, Hydro Québec, Bell, Québec, SODIC, Canada, Montréal, sacem, SPECTRA

LES ARTS

LES FRANCOFOLIES

Métal urbain

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

C'était il y a deux ans, lors d'un sombre soir d'hiver. C'était lors du spectacle qui devait incarner la séparation des French B, à la salle Salaberry. Les adieux de Jean-Robert Bisailon, le claviériste qui voulait passer à autre chose, et du visionnaire chanteur Richard Gauthier n'étaient pas encore signifiés que prenaient place en ouverture, sur les planches, les bruyants Guérilla. Tout de même drôle qu'un des groupes importants du Québec pour ce qu'on pouvait tenir comme formation engagée passe l'arme à gauche le soir même où les jeunots de Guérilla, la relève, allument les planches.

contre est presque entièrement basé sur des échantillons de voix sur fond de guitares lourdes, des commentaires et des témoignages sur le syndicalisme québécois, et décline, en guise de paroles, une chronologie des crises du syndicalisme québécois.

Le politique des French B en était un de poésie urbaine. La société de consommation, la télévision abrutissante étaient leur raison sociale, la langue leur conscience politique. Le politique de Guérilla ne fait pas des mots un matériau, mais une arme de combat. La musique en est une de militantisme. «C'est le but, on a formé le groupe pour ça. Ça changera pas», explique Janick Lavoie, guitariste et «porte-parole attiré» du groupe.

Les mots comme munitions

Le métal fusion du groupe sherbrookoïse (Montréalais d'adoption depuis peu) ne cache pas ses influences, de Rage Against the Machine à Lofofora. La ligne éditoriale du groupe est spontanée, très directe. «Les meilleures munitions sont les mots», insiste le rappeur Stéphane MacKenzie, chanteur de Guérilla sur le dernier album.

Le politique de Guérilla ne fait pas des mots un matériau, mais une arme de combat. La musique en est une de militantisme.

Le politique des French B n'est pas le politique de Guérilla. Les premiers exploraient une langue qu'ils ne voulaient pas voir finir dans le formol. Ils la repoussaient dans ses derniers retranchements, rendant hommage à Gauvreau dans *Ode à l'ennemi*. Le politique des French B faisait dans le vernaculaire, puisait dans la langue de l'homme de la rue et dans celle du poète, comme avec le «Churgu Benrgain Targa Nérugué» de *La vie est belle*. L'image du groupe aura été cristallisée par *Je m'en souviens*, dans laquelle des échantillonnages ajoutaient des éléments de discours politiques de De Gaulle, Bourassa ou Parizeau, ou d'autres puisés dans le bassin culturel québécois, de Vigneault et Charlebois à Mitsou.

Sur le premier album de Guérilla, *Manifeste*, les mots du manifeste du FLQ d'octobre 70 ont été mis en musique. Sur la dernière galette, *Plus question de reculer*, le morceau *Ch'pas*

«Le dernier album est différent du premier. On s'est ouvert sur le monde. Le premier était souverainiste, indépendantiste, même. On voulait aborder d'autres sujets. Nous sommes un groupe socialiste. L'indépendance du Québec est une cause à laquelle on adhère. C'est pour ça qu'il y a des textes historiques. On parle de la révolution cubaine, de la grève de l'amiante d'Asbestos», continue Lavoie.

Justement, le père du guitariste était syndicaliste à Asbestos. Lavoie est d'ailleurs né là-bas. «C'est un su-



Ce dimanche, à 22h, les gars de Guérilla attaquent la rue, angle de Bleury et de Maisonneuve.

jet qui n'est pas enseigné dans les écoles à Asbestos, juge-t-il. C'est même un sujet tabou. Ça a déchiré des familles cette histoire, des «scabs» remplaçant leurs propres frères. On est sous-documenté à ce sujet. On en entend parler par nos parents mais encore là, ils veulent plus ou moins en parler. Je me suis intéressé à ce sujet après avoir quitté Asbestos. Ça reste une histoire très émotive. Il y a eu des gains monétaires peu importants, mais les conditions des travailleurs ont pu être améliorées.

On a pu reprocher au groupe la linéarité de sa musique. «Le nouvel album a été mieux produit, le travail de réalisation a été plus soigné. Notre style entre les albums n'a pas changé. Mais les nouvelles pièces ne sont plus aussi linéaires. On ne voulait pas répéter cela du premier album. Le changement de batteur a transformé la musique. Stéphane a pris de la maturité au niveau de la rythmique, c'était peut-être une petite faiblesse de *Manifeste*. Stéphane était mieux préparé, c'est important lorsqu'on a des textes aussi longs. Plus question de reculer a été beaucoup mieux préparé.»

Pour une deuxième fois aux Francos, la première au Spectrum avec *Guano*, Guérilla arrive plus aguerris sur scène. «Le show avec les French B était peut-être notre vingtième.» Depuis, les membres de Guérilla ont roulé en France et en Italie. À Montréal, ils jouent demain, à 22h, dans la rue. La visibilité du groupe pourra aller en grandissant. Le clip *Guérilla: manifeste* avait été censuré par MusiquePlus, à cause du texte du FLQ, soutient Lavoie. Pourtant, le groupe avait été proclamé «découverte MusiquePlus» au concours Polliwog de 1997. «En

revanche, ils passent des clips de rap américain ultra-sexistes. Ils ont une sympathie pour l'indépendance du Tibet, une lutte d'indépendance passablement plus violente qu'ici, en diffusant le *Free Tibet Concert*, mais refusent un texte qui même 30 ans après est très actuel pour la situation sociale au Québec. On n'a pas les moyens de faire un nouveau clip pour qu'il ne passe pas».

Ce dimanche, à 22h, Guérilla attaque la rue, angle de Bleury et de Maisonneuve, avec quelques surprises sur scène, des invités.

NOS CHOIX

Samedi

Daniel Boucher

C'est l'aubaine de ces douzièmes FrancoFolies de Montréal: Daniel Boucher en toute gratuité sur la principale scène extérieure du festival (la «nouvelle aire Ford» érigée à l'angle Sainte-Catherine/Jeanne-Mance). Sur qu'il aurait au moins rempli un Spectrum: tout le monde craque pour cet ancien gentil monsieur. Ne croyez pas à ces mots que le gaillard à impériale soit devenu irascible: c'est qu'il a déjà gratté sa guitare au sein du groupe Louise et les Gentils Messieurs. C'était avant qu'il gagne le concours de chanson de Petite-Vallée en Gaspésie, avant que son premier album solo *Dix mille matins* lui permette de fans dix mille écoutes par tête de main, avant qu'il ne réponde aux promesses de l'album par un brillant spectacle au Corona. Et avant le joli p'tit triomphe qu'on lui prédit devant la foule francofolle. Deux fois. A 21h, puis à 23h. In-con-tour-na-ble.

Sylvain Cormier

Les Pires

Pour faire la fête tranquille, en douceur, en subtilité et en rythmes et en instruments du monde, y en a qui font moins bien que Les Pires. Ils bousculent tout, Les Pires. Le cymbalum tzigane, un M'bira africain, des valse, des rythmes latins, tout y passe, en un amalgame de musiques traditionnelles africaines, scandinaves, asiatiques, celtiques ou caraïbéennes. L'album *Cave Canem* s'écoute bien, sans faire de bruits, allons-y voir sur la rue si ça passe. Série Les Spectacles multiculturels, 20h et 22h. Puis comme Espoir, dimanche à 21h.

Bernard Lamarche

Dimanche

Les Vieux Routiers

Le nouveau programmeur en chef des scènes extérieures, Laurent Saulnier, a un formidable pouvoir dont il use avec parcimonie: recruter les musiciens qu'il veut pour donner les shows qu'il imagine. On l'entend d'ici: hé, les gars, vous autres qui accompagnez Lhasa de Sela, ça

ne vous dirait pas d'me monter un truc pour mes Francos, mmm? D'où baptême d'un nouveau groupe: Les Vieux Routiers. Il faut dire que ces zigotos-là, surtout Yves Desrosiers aux guitares et François Lalonde à la batterie, aiment bien les digressions, ce que Saulnier n'ignorait évidemment pas. Blaireaux, Quarts-de-rouge, les p'tits amusements ad hoc, c'est leur truc. Avec l'excellent accordéoniste Didier Dumoutier et le cher bassiste Mario Légaré en renfort, ce type d'excroissance devient presque une nécessité: ils aiment jouer, vive l'occasion! Ils nous feront forcément tout ce qui leur plaît, «du folklore russe à Du-tronc», comme dit le programme. À 20 et 22h aux portes du Complexe Desjardins, rue Sainte-Catherine.

Sylvain Cormier

Redcore

Gagnant du concours Polliwog en 1998, proclamé par l'illustre connaisseur Claude Rajotte, «découverte de l'année 1999», Redcore fait dans le heavy rock «hip hop fluide et assez funky», dit le programme. Ils sont même «psychédéliques». En français, en italien, en hébreu et en russe, le groupe, parfois dur, parfois acoustique, capable du meilleur comme de moins bon, Redcore jouera à 20h, dans la rue. Très hâte de voir ce qu'ils y feront. Par ailleurs, impossible de ne pas souligner le Cabaret Kerozen, avec Pat K., Alex Jones des WD-40, les Abdigradationnistes, Arseniq 33, DJ Pocket et d'autres de la gang. Pour le soutien de Kerozen à la scène locale. Au Spectrum, 23h. Pas cher, pas cher, que je vous dis.

Bernard Lamarche

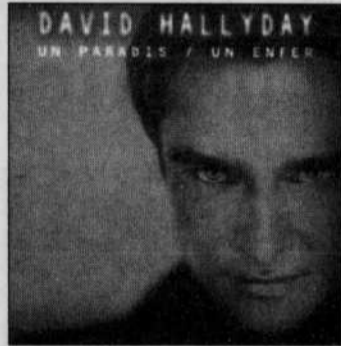
VITRINE DU DISQUE

David Hallyday, le bébé yéyé, a grandi

CHANSON

UN PARADIS / UN ENFER

David Hallyday
Mercury (Universal)



David Hallyday? Quand je pense à lui, je vois un bébé. Souvenir d'une première page de *Paris-Match* en 1966: bébé naissant David lové dans les bras de sa ravissante et si blonde maman Sylvie Vartan. Bébé royal, donc, né de l'union des idoles yéyé Johnny et Sylvie. Quand on le voit maintenant, 34 ans plus tard, on détaille forcément les traits en quête de bagage héréditaire: lèvres douces de Sylvie, regard bleu acier de Johnny. Blondeur impossible des cheveux, comme les deux, évidemment. On n'échappe pas à de tels gènes.

En France, suivi par les téléobjectifs depuis le berceau, chaque apparition au bras de sa top model d'épouse, Estelle Hallyday, étalée pleines couleurs dans *Gala* ou *Ici Paris*, on s'est peu à peu habitué à lui... séparément. David Hallyday est là-bas un personnage médiatique à part entière, aux disques d'intérêt relatif, certes, mais néanmoins recensés d'office. Pas ici. *Un paradis / un enfer*, son cinquième album en carrière, est le premier qu'Universal distribue ici, comme on dit, en copie domestique (imprimée localement). Entrée en matière justifiée par le premier spectacle du jeune trentenaire chez nous, ce dimanche à 19h au Spectrum, dans le cadre des FrancoFolies de Montréal.

Qu'y découvre-t-on? Une voix qui n'a rien de Johnny ni, à plus forte raison, de Sylvie. Un timbre de chanteur britannique, plutôt, avec un p'tit quelque chose du Nicolas Sirkis d'Indochine dans les finales de vers. Pour qui a entendu les précédents enregistrements, l'amélioration est patente. Fiston Hallyday donnait jusque là dans la FM inodore et incolore, à peine bonne pour récolter les semi-tubes et se montrer la fraise de temps à autre chez Drucker. Ce plus récent effort est précisément ce que le mot indique: un effort. Premier disque tout francophone (l'héritier avait des velléités mondiales), *Un paradis / un enfer* sonne curieusement comme de la pop anglaise. D'honnête niveau. C'est particulièrement réussi au plan des arrangements: plus le blondinet en met, comme dans *Ange étrange*, avec chœurs et

cordes en vrac, meilleur c'est.

Mais savez-vous quoi? C'est terrible à dire, mais du David Hallyday, ce serait bien meilleur chanté par papa Johnny. Les massives musiques fournies par fiston au formidable dernier disque du paternel le montrent bien: David n'a pas la charge émotionnelle qu'il faut pour défendre vraiment ses mélodies, pas mauvaises au demeurant. David Hallyday par David Hallyday, c'est franchement un peu léger. Du travail correct, mais sans grande intensité. Peut-être devrait-il se mettre à l'écoute du canon familial. Suggestion: *Mon fils*, par Johnny Hallyday, ballade gigantesque de 1967. Peut-être était-ce adressé à David? «*Mon fils, il faut que tu saches / Cet homme entre les mains du fossoyeur-eueur / Cet homme n'était pas un lâââââche / Il est mort pour sauver son honneur-eu-eu-eu-eu-eu...*» Ça, c'était du sentiment brut. Prends-en de la graine, p'tit gars.

Sylvain Cormier

POP

THE SOPHTWARE SLUMP

Granddaddy
V2 Records

Vous allez dire que je manque d'initiative, ce qui ne serait pas faux, mais il se trouve effectivement que, dans ma hiérarchie d'écoute des disques reçus, je suis extrêmement disponible au bouche à oreille. Influencable comme tout. Faut écouter Untel, c'est le pied, c'est même la botte de sept lieues? Je me précipite. Ainsi ai-je instinctivement dressé le poil du pavillon interne quand Française Hardy, en entrevue il y a peu, m'a causé Granddaddy. «Vous ne connaissez pas ce groupe? Je raffole de leur disque.» Ah. Noté. Granddaddy... Granddaddy, ai-je l'article dans ma pile d'arrivages récents? Oui. Voilà la chose. Que

dédouons-nous de l'avère et l'envers du compact? Gageons que c'est fort atmosphérique, à en juger par le décor montagneux, les touches de clavier d'ordinateur et le type tout seul dans le noir avec son Stetson et son synthé sous le bras. Avec des jolies mélodies pop: Française Hardy n'aime que les mélodistes et la pop délicate.

Je lis dans la bio que le groupe vient de Modesto, un petit bled de la Californie rurale. Modesto, c'est là où George Lucas tourne *American Graffiti* en 1973. Small town America, quoi: l'archétype. Pas exactement la patrie des Beach Boys, mais pas si loin de la plage non plus. Cela constaté, écoutons donc ce disque tendrement intitulé *The Sophtware Slump*. D'entrée de jeu, on est fixés: nappes synthétiques, douceur des airs, voix diaphane du principal papy Jason Lytle. On dirait un peu le *Pet Sounds* des Beach Boys, mais enregistré à la maison avec des tas de machines. C'est également très pro-britannique dans le genre, cousin d'Ocean Colour Scene et consorts. Bon point.

Il y a un sain nombre de moments agréablement fluides sur ce deuxième disque de Granddaddy (le premier, autoproduit, s'intitule *Under The Western Freeway*), et ça déborde d'arrangements heureux qui touchent parfois au suave, voire au somptueux: mentionnons l'évanescence *Miner At The Dial-A-View*, la délicieusement tristounette *Underneath The Weeping Willow*, la pinkfloydienne première époque *So You'll Aim Toward The Sky* (avec bruits de vent et tout). En résumé, du bonbon synthétique qui fond tranquillement dans l'oreille (sauf la bruyante Broken Household, qui détonne). Tiens, on aimerait entendre Française Hardy chanter sur de telles musiques. D'agréable, ça deviendrait divin.

S. C.



LE FUTUR EST DÉJÀ LÀ !
« INTELLIGENT, BRILLANT ET CRÉATIF ».

« INDISCUITABLEMENT LE MEILLEUR FILM DE L'ÉTÉ ! »

« QUI QUE VOUS SOYEZ, VOUS AIMEREZ CE FILM ».

À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LANGELIER 6	LASALLE (Place)	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18
PONT-VIAU 16	MÉGA-PLEX GUZZO JACQUES CARTIER 14	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉMA ST-EUSTACHE	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	LES CINÉMAS GUZZO STE-THÉRÈSE 8
CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉ-ENTREPRISE ST-JÉRÔME
GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉ-ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE
CAPITOL ST-JEAN	CINÉ PARC ST-EUSTACHE	CINÉ PARC CHATEAUGUAY	CINÉ PARC LAVAL
FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT THIX	FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON	FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mail)
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES	CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerie)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerie)
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉMA CARNAVAL CHATEAUGUAY	CINÉMA FINE STE-ADELE	

Catherine Frot
« la dilettante, un air de famille et le doner de cons... »

À L'AFFICHE!
PARISIEN

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Des interprètes qui font parler la musique

BACH - CONCERTOS POUR ORGUE

Jean-Sébastien Bach: *Concerto pour deux orgues en do mineur*, BWV 1060, *en do majeur*, BWV 1061, et également en do mineur BWV 1062; *Concerto pour trois orgues en do majeur*, BWV 1064; *Concerto pour quatre orgues en la mineur*, BWV 1065. Marie-Claire Alain, Bruno Morin, Frédéric Rivoal et Olivier Vernet, orgue; Collegium Baroque, 1^{er} violon et direction: Nicolas Mazzoleni. Durée: 76 minutes. Ligia Digital Lidi 0104088-00

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Ah! je sens que je vous ai eus. Quoi? Des concertos pour orgue(s) de Bach? On ne lui en avait aucun. Quelle est donc cette aventure? Simple: une passionaria de Bach, nulle autre que Marie-Claire Alain, a eu une idée... baroque. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on transcrivait beaucoup. Parfois par goût, parfois par curiosité, souvent par nécessité — il fallait bien fournir du nouveau à son employeur, alors on ne se gênait guère pour «faire du neuf avec du vieux», aussi très souvent parce qu'on jouait la musique avec les instruments qu'on avait sous la main. On était moins puriste et respectueux de «l'original» en ces temps lointains. Si on avait l'orgue de ne publier que ce que l'on savait être de qualité, on parodiait beaucoup — c'est le nom que les



musicologues donnent à cette pratique de rendre en d'autres enveloppes un même contenu, de prendre une telle musique et de la servir à une sauce différente. Composons une fable donc. Marie-Claire Alain a déjà enregistré — deux fois plutôt qu'une — l'intégrale de l'œuvre pour orgue de son cher Jean-Sébastien. Encore jeune et coquine d'âme, elle a décidé, avec une bande de collègues tout aussi taquins du clavier, de s'attaquer aux concertos pour clavecins pour les transposer modestement à l'orgue. Bien de ces concertos connaissent des sorts variés sous la plu-

me de Bach: pour deux violons, pour violon et hautbois d'amour, flûte... le Cantor le transcrit pour claviers afin d'avoir le plaisir (révons) de les jouer avec ses fils. Et aussi pour les concertos, à l'époque on disait académie, qu'il devait organiser à Leipzig. Bref, Marie-Claire Alain préfère l'orgue au clavecin et a décidé de s'adjoindre les services admirables de trois camarades pour faire à l'orgue quelques concertos que Bach a écrit pour deux, trois ou quatre clavecins. Du temps du compositeur, c'était impensable. Aujourd'hui, c'est très faisable, et cela donne un résultat incroyable. Le style que ces organistes impriment à la polyphonie est renversant. Parce que l'instrument tient les notes, on entend tout des détails du ficelage des lignes. Parfois, la tresse se défait et déboule comme avalanche virtuose de notes. Aucun problème technique: les quarante doigts ici réunis sont experts dans l'art du frisson spectaculaire. Les quatre organistes nous font donc naviguer en des eaux qui vont du plus sublime usage du contrepoint à l'utilisation plus qu'efficace du style toccata.

Ce que cela veut dire? Rien d'autre que le génie de Bach est magnifié par cette lunette qui lui apporte non seulement un éclairage nouveau, davantage une manière de faire qui s'avère, et ce dès la première écoute, nécessaire. En ce qui concerne l'orchestre, comme il n'a pas grand-chose à faire, on ne peut guère en dire beaucoup. Sinon qu'il s'attache à accomplir sa tâche

avec le même niveau d'élevation artistique. Comme quoi, si petit poisson deviendra grand (pourvu que Dieu lui prête vie), un petit disque se révèle grand quand les musiciens s'y engagent.

MAHLER — GIelen

Gustav Mahler: *Symphonie n° 2 en do mineur «Résurrection»*; György Kurtag: *Siège pour orchestre*, op. 33; Arnold Schoenberg: *Kol Nidre*, pour récitant, chœur mixte et orchestre, op. 39. Julian Banse (soprano), Cornelia Kallisch (alto); EuropaChorAkademie, James Johnson, (récitant), Orchestre de la Radio Sud-Ouest allemande (SWR Radio-Symphonischer) Baden-Baden et Freiburg, dir.: Michael Gielen. Coffret de deux disques, durée totale: 107 min 28. hänssler classic CD 93.001

Je ne sais trop comment aborder cette recension. Je vous parle ici d'un enregistrement que j'aimerais jalousement garder pour moi seul, tant il est renversant. Au disque, la «Résurrection» de Mahler avait une somme: la version de Bruno Walter (avec entre autres Maureen Forrester dans la partie de contralto solo). Voilà que Michael Gielen vient chambouler le paysage. Le nom de ce chef ne vous est peut-être pas familier. Effectivement, il ne fait pas partie du star-système ni du jet-set. Pourtant, depuis très longtemps, il est reconnu comme un des plus grands musiciens allemands et nombreux sont les compositeurs qui ont fait des pieds et des mains pour être joués par lui, commentés par sa baguette. Le voici dans du Mahler, lui qu'on attend davantage dans le répertoire plus actuel. Une conjonction astrale importante joue en ce moment. C'est que Gielen est surtout chef d'orchestre de radio germanique — comme Celibidache

— et que les disques sont rares. Or nous sommes bénis, la maison Hänssler, celle qui vient de nous offrir l'intégrale de Bach, a mis la main sur les archives de la SWR. La SWR, c'est la Sud-West-Rundfunk, autrement dit la Radio du Sud-Ouest allemande; pas vraiment une nouvelle chaîne, mais l'amalgame de deux radios allemandes, la WDR (West-Deutsche Rundfunk, Radio de l'Ouest) et la SDR (Sud-Deutsche Rundfunk, Radio du Sud). Ces radios ont des archives phénoménales. L'équivalent ici serait de penser que l'OSM serait l'orchestre attitré de Radio-Canada et qu'il doit produire au moins deux concertos différents par semaine pour alimenter la programmation radiophonique. Et que tout est forcément bien enregistré et conservé sur bande. Maintenant, une maison d'édition discographique se lance dans la publication de «concerts» qui dorment sur les tablettes. Coup d'envoi, coup de génie. Techniquement, c'est impeccable, voire exceptionnel. Non seulement Gielen maîtrise-t-il l'art de tout faire ressortir, les techniciens l'ont, à l'instar des musiciens, suivi. Vous voulez un «spectacular» audiophile, en voici un. Mais il y a plus!

Il y a la musique!!! La mort du héros (*Totenfeier*, 1^{er} mouvement) est bouleversante. Pas parce que la direction est efficace: parce qu'elle est vraie. Les tempos sont exactement exacts, les

effets d'orchestration idéalement mis en place et le souffle qui traverse cela est immense. Des deux mouvements suivants, on doit dire la même chose, soulignant la légèreté à laquelle arrive le chef et l'orchestre tout en faisant prendre chimiquement conscience du programme latent.

Le *Urlicht* qui suit va vous sembler rapide. Écoutez-le bien: c'est le tempo que Mahler lui-même adoptait pour le faire, et que Walter a toujours gardé. La tradition se poursuit avec une telle version. Quant au finale, les mots manquent. Le théâtre abstrait est aussi parfait qu'efficace tout en aspirant au sublime; le chœur idéal, les deux solistes impeccables. Faut-il l'avouer, une grande émotion secoue la conscience à cette audition. Cela n'empêche pas de garder la tête froide pour analyser et se dire que, vraiment, en dehors de ces considérations psychologiques, c'est précisément là que réside l'art de Mahler. Comme Zdenek Macakal, Gielen arrive non seulement à se hisser à la grandeur de vue du compositeur, mais il nous force à atteindre — à vouloir rejoindre — ces sommets entrevus.

Ce qui sur un autre disque serait un «complément» est ici un ajout. Kurtag n'est pas un compositeur facile. Gielen trouve alors le moyen de rendre beau à mourir son *Stele*, op. 33. Si vous n'aimez pas la musique «contemporaine», vous allez adorer. Et si vous l'aimez, la pâmation vous guette.

Et le *Kol Nidre*, de Schoenberg, trouve ici une version plus dégrossie qu'à l'ordinaire. Gielen a su en faire du théâtre — encore, car toute prière ressentie se rattehe forcément à cela. Pas de démonstration dans ce contexte. Uniquement du senti, bien senti, qui non seulement fonctionne, mais qui va aussi encore chercher quelque chose de neuf quelque part. J'ai trop parlé; vite, je vais réécouter ce disque.



FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots

Place à la littérature

10^e ÉDITION
Tous les lundis du 31 juillet au 28 août 2000

Lundi 31 juillet

Les baroudeuses récidivent
La Revue TROIS fête ses quinze ans
Avec France Castel, Françoise Faucher, Nathalie Gadouas, Andrée Lachapelle, Marcel Pomerlo et Monique Richard.
Claviers: Nadine Turbide
Montage et mise en lecture de Béatrice Picard



Lundi 7 août

Novecento: pianiste d'Alessandro Barricco
Avec Aubert Pallascio
Saxophone: Charles Papisoff et piano: Jean Beaudet
Mise en lecture de Béatrice Picard



Lundi 21 août

Geste d'Anne-Marie Alonzo
Avec Sophie Faucher, Catherine Bégin et la voix de Monique Richard.
Mise en lecture de France Castel



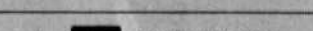
Lundi 14 août

Bien à moi de Marie Savard
Avec Marie-France Marcotte
L'amour de Mati de Madeleine Gagnon
Avec Carl Béchar, Nathalie Gascon et Dominique Lamy
Mise en lecture de Martine Beaulne



Lundi 28 août

Madeleine Ferron, femme... avant et après la lettre
Avec Benoit Gouin et Brigitte Paquette
Adaptation et montage de Lucie Joubert
Mise en lecture de Lorraine Pintal



Billets en vente / Réservations
Maison des Arts de Laval (450) 667-2040
Réseau Admission (514) 790-1245
Tous les spectacles sont à 20h00.

Maison des Arts de Laval
1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 19 \$
Prix étudiants et aînés: 17 \$ (taxes incluses)
Série abonnement 5 soirées: 25 % de réduction



GROUPE Renaud-Bray

Champigny — Librerie — Garneau

Fou des «Francofolies»

3 août : Spectrum
M Je dis aime 17⁹⁹\$

4 août : scène extérieure
5 août : Spectrum
Saïan Supa Crew 17⁹⁹\$
KLR

Axelle Red 17⁹⁹\$
Toujours moi

29 juillet : Metropolis
30 juillet : Théâtre Olympia

Rita Mitsouko 16⁹⁹\$
Cool Frénésie

3 août : scène extérieure
4 août : Metropolis
Sergent Garcia 17⁹⁹\$
Un poquito quema'o

Jam Dom (Bientôt)
Le partage en magasin

Dossier Francofolies sur www.renaud-bray.com

Un coup de cœur, une valeur sûre!

Courriel : sad@renaud-bray.com

RENAUD-BRAY là où la culture se livre

Site Internet : www.renaud-bray.com

* En vente dans les succursales identifiées par ce symbole

1-4301, rue Saint-Denis / 499-5656 • Centre Laval, Laval (450) 682-2587 • Carrefour Angrignon, MtL 365-2987 • 6925, boul. Taschereau (Brossard) (450) 443-5550

LE DEVOIR

FORMES

Le design québécois a bien du mal à entrer dans ses meubles. Très isolés, les créateurs de mobilier manquent cruellement de visibilité: rares sont les magasins qui vendent leurs produits et rares sont les architectes ou designers qui font appel à leurs talents. Pourtant, de plus en plus nombreux sont ceux qui, formés par de très bons programmes universitaires, tentent l'aventure du design de meubles, souvent parallèlement à d'autres occupations plus lucratives.

Encore très proche de l'artisanat, le meuble québécois emprunte aujourd'hui différentes voies. Il est impossible de parler d'une tendance ou d'un style uniques; on parlera plutôt de quelques volontés de recherche et d'initiatives qui devraient, on l'espère, mener à une meilleure diffusion de ces produits de plus en plus créatifs.

SYLVIE BERKOWICZ

Nancy Bergeron et Marc Cramer ont débuté au début des années 90. Recherche formelle, dévotionnement de matériaux ou d'idées, leur partenariat perdure bien que chacun exerce d'autres activités destinées à faire bouillir la marmite: graphisme, stylisme et photographie. Leur dernière collection est une superbe synthèse des travaux communs et personnels passés, l'expression originale de deux designers qui semblent en pleine possession de leurs moyens artistiques à défaut des moyens financiers!

Nancy et Marc ont utilisé le bon vieux formica de cuisine pour habiller des tables, des consoles et des accessoires aux lignes épurées. À ce travail de recherche autour d'un matériau unique et aujourd'hui dévalorisé, ils ont superposé un langage graphique et photographique tout à fait moderne. «Nous avons essayé de donner au formica une actualité, de lui redonner ses lettres de noblesse. Tout se fait par ordinateur, c'est un traitement totalement nouveau. Le vrai défi est de travailler à la fois le bi et le tridimensionnel. Il faut dire que dans notre travail personnel nous touchons beaucoup à la photo, au graphisme, donc nous avions envie, par le procédé de l'impression numérique, de développer notre propre imagerie. C'était difficile parce que notre production des dernières années s'était de plus en plus épurée, et là on arrivait avec un projet sur lequel nous devions travailler le motif. Notre concept reprend un peu les traditions de l'ornementation, la marqueterie, la laque de Chine, mais d'une manière totalement nouvelle.»

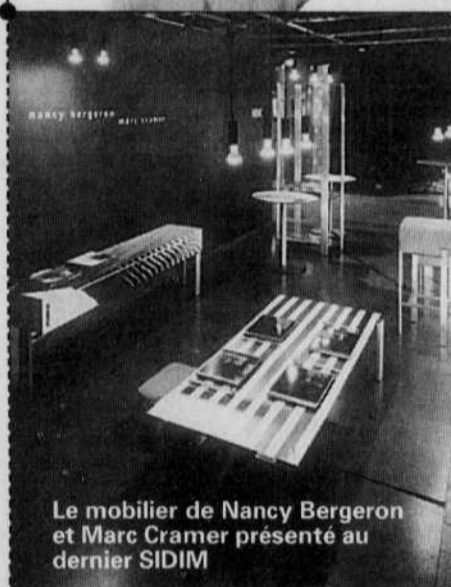
Le meuble est donc réduit à sa plus simple expression, c'est un matériau avec des pieds qui l'enferme. Tout l'impact vient du travail graphique, les guéridons semblent saisir au vol des mains de femmes qui conversent, la table de salle à manger raconte déjà l'histoire du souper à venir. Sur les meubles à tiroirs, des volutes noires et blanches créent des effets optiques. Enfin, les plateaux à sushi mêlent d'austères rayures à de fragiles images de fleurs. Le tout constitue un vocabulaire poétique qui transcende un matériau que tout le monde connaît mais que personne ici ne reconnaît.

«Nous pouvons faire plein d'images différentes, nous ne sommes plus limités par la production. Il est possible de faire 300 tables avec 25 ou 50 mains différentes! On peut faire dans le petit et dans le grand, optimiser la production en utilisant les chutes pour faire autre chose, les plateaux à sushi par exemple. Et en plus, le Rhino Core [l'appellation véritable du matériau employé] est lavable, quasiment indestructible, on peut le laisser dehors sans problème!»

De la création à la vente

Voilà pour le produit visiblement bien pensé à tous les points de vue et

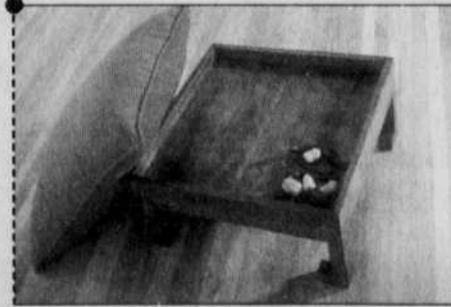
Et vogue

la **g** **a** **l** **è** **r** **e**!

Le mobilier de Nancy Bergeron et Marc Cramer présenté au dernier SIDIM

d'une qualité de design irréprochable. Les problèmes de production sont réglés, reste à vendre, et là, la partie est loin d'être gagnée! «Ce que nous cherchons, c'est un agent; nous sommes prêts à le payer grassement à condition qu'il réponde à plusieurs critères: il lui faut d'abord une sensibilité au design et au produit. Des représentants en meubles au Québec, il y en a, nous les avons approchés, mais ils ne comprennent pas. Ensuite, il y a très peu de magasins pour ces produits. À Montréal, le choix, c'est Interversion ou Latitude Nord; il y a quelques magasins traditionnels en région, mais les ventes mensuelles ne suffisent pas. Le vrai créneau, ce sont les architectes et les designers d'intérieur. On n'arrête pas de bâtir à Montréal en ce moment et ils achètent des meubles en quantité industrielle sans nous laisser une chance. C'est le marché qu'il faut viser. Il n'y a aucun problème à ce qu'ils aillent voir le design italien, il se peut qu'ils le préfèrent, mais nous ne sommes même pas dans la course, ce n'est pas très sain.»

Cédric Sportes a fait ses classes de designer auprès de Philippe Starck à Paris et de Tom Dixon à Londres. Arrivé à Montréal il y a près de deux ans, il s'élève contre cette situation, alors que ses confrères québécois adoptent une attitude plus résignée. Aujourd'hui pourvu d'un prix d'excellence (et de la bourse qui l'accompagne) remis par le Salon internatio-



Ruben de Cédric Sportes

nal de design d'intérieur de Montréal, il s'engage à fond dans la course.

«J'ai eu la chance de rencontrer à Montréal un couple de Français qui a déjà des affaires ici et qui avait envie de diversifier ses activités. Par le biais de discussions et d'envies communes, ils ont décidé de m'éditer et de me financer à 100 % pour que je crée une ligne pour eux. Au Québec cette démarche, l'éditorat, est plutôt rare, et de voir quelqu'un qui investit de l'argent et du temps, c'est étonnant quand on a eu l'habitude avant de travailler pour les autres ou de se débrouiller seul. Le résultat, c'est que les idées peuvent aller beaucoup plus loin!»

Édition Palissade est née de cette rencontre, à la fois showroom et boutique, un bureau de style où il est possible de réaliser des meubles sur mesure pour un particulier et de l'agencement intérieur pour des restaurants ou des boutiques.

«Au départ, je me disais: faut-il que je reste authentique ou pas? Mais ils m'ont toujours laissé la liberté. Parfois, je dessine des choses et je sais per-



Lampe de Bruno Mainville

tinement que ça n'est pas ce que je suis censé faire! Ça m'a pris du temps, mais maintenant je m'habitue à me dire qu'ils me font confiance. Finalement, on combine ce que chacun aime, les matériaux, l'esprit minimaliste. Je fais des dessins, ils les regardent, c'est approuvé ou non, corrigé au besoin, c'est un travail d'équipe.»

La collection est née de l'idée de faire des meubles généreux; le travail de Cédric Sportes est toujours basé sur les matériaux naturels, le bois

Le designer Cédric Sportes



massif, le métal, de beaux revêtements. Les proportions sont inattendues, un pouf géant presque aussi grand qu'un lit offre le moelleux d'un gigantesque coussin. La console de bois blond est exagérément longue, le bois est clair lisse et invitant. À cette apparente simplicité dans les formes, Cédric ajoute une touche d'humour, ses fameuses pattes terminées en L qui transforment la moindre petite table en un petit animal domestique et affectueux. «Il ne s'agit pas seulement d'un produit consommable et jetable, il y a une histoire derrière. C'est ça qui fait la différence, un mobilier avec un discours, la possibilité d'interpréter le meuble, de l'adapter au besoin, de démystifier ce meuble "design" qui est juste quelque chose d'exposé sur le plancher et à prendre tel quel!»

Un choix de plus en plus vaste

C'est le même discours que tient Michel Prud'homme, propriétaire de la boutique montréalaise Interversion, un des pionniers de la diffusion du meuble québécois. En 12 ans, Michel Prud'homme a suivi l'évolution du travail des designers, il a offert à nombre d'entre eux une vitrine rue Saint-Denis et a exercé auprès de la plupart ce travail d'éditeur.

«Il y a 12 ans, nous faisons des compromis pour garnir le magasin, pour avoir suffisamment de produits, alors qu'aujourd'hui nous avons une sélection solide avec des produits qui nous plaisent, meilleurs en ce qui concerne la qualité de design. Il n'y a toujours pas d'associations, pas de références, les gens ne se parlent pas entre eux. Souvent nous dirigeons les designers vers des fabricants, au besoin nous fabriquons nous-mêmes. Nous avons la chance d'avoir un contact avec le client, donc nous avons des renseignements utiles pour le designer, nous travaillons avec lui pour être plus près du marché et de ses besoins.»



Table basse de Louis Laprise

Mais le travail de Michel Prud'homme se limite à mettre ces produits sur le marché montréalais et rares sont les designers, même parmi ceux qui doivent leur salut à Inter-

version, qui vivent de leur art. La seule façon d'y arriver serait d'exporter, aux États-Unis par exemple, où déjà les gros fabricants de meubles québécois ont trouvé un marché lucratif. «Le problème, dit Michel Prud'homme, c'est qu'on exporte plus une qualité de main-d'œuvre et un bon taux de change qu'un talent ou un design. Le gouvernement travaille fort dans ce secteur, mais il ne s'est jusqu'à maintenant occupé que d'exporter des meubles, pas du design de meuble.»

Pour y parvenir, et outre la volonté politique, peut-on parler d'un style québécois? Chez Interversion, les traits caractéristiques du design québécois sont le bois et ses grains, les couleurs riches, les tissus texturés et une approche sculpturale du meuble. La vague minimaliste qui déferle sur le monde du design international ne semble pas avoir atteint la plupart des designers d'ici et on est encore très près de la facture artisanale et du mobilier d'art. Pas vraiment de matériaux technologiques, mais plutôt des œuvres uniques comme les tables-tableaux de Louis Laprise ou les lampes sculptures aux petites pattes tordues de Bruno Mainville. La récupération est également une voie fort prisée et on trouve chez Interversion les étonnantes lampes faites d'objets hétéroclites de Bruno Gérard et les bancs-poutres de bois massif réalisés par Erick Desprez.

Ces quelques exemples illustrent l'isolement dans lequel travaillent les designers québécois. Ceux-ci n'ont pas encore trouvé le moyen de se regrouper, de mettre en commun tant leurs singularités que leurs expériences. Enfin, une façon de stimuler le design québécois et de le promouvoir à l'étranger serait peut-être de créer des liens plus étroits avec les manufacturiers. Pourquoi en effet ne fabriqueraient-ils pas de petites collections plus pointues et signées qui serviraient de figures de proue du design québécois, l'essentiel de leur marché doit-il être consacré à des meubles plus accessibles? L'industrie devrait jouer son rôle de moteur, encourager la recherche, employer plus de designers et servir d'appui à la diffusion de produits exclusifs.

C'est la méthode employée par les Italiens depuis plus d'un demi-siècle et visiblement elle marche!

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

Le Mois du Design : un grand succès avec plus de 22 000 participants!

En collaboration avec ses partenaires, l'Institut de Design Montréal a présenté la première édition du Mois du Design en mai 2000. Ce Mois, rappelons-le, comptait comme événement majeur la remise des prix de la troisième édition du concours Les Prix de l'IDM, dans le cadre de la Soirée du Design 2000 du 25 mai. Cette soirée a rassemblé plus de 750 personnes des milieux des affaires et du design et a donné lieu à une médiatisation d'envergure dont une entrevue à Montréal Ce Soir, diffusée en direct sur les ondes de Radio-Canada, qui comptait un auditoire de 500 000 personnes.

De plus, une collaboration exclusive avec le journal Les Affaires a permis la diffusion, pour la première fois, d'un

cahier spécial de 12 pages sur le design, inséré dans l'édition du samedi 20 mai. Notons que Les Affaires, tiré à 93 830 exemplaires, rejoint 302 000 lecteurs. De même 7000 cahiers supplémentaires ont été distribués lors du Salon International du Design d'intérieur de Montréal qui a attiré quelque 17 000 professionnels, gens d'affaires et consommateurs. Le stand de l'IDM, d'une superficie de 2000 pieds carrés, présentait les 16 projets finalistes de son concours ainsi que les sept gagnants québécois du Salon international des inventions, des techniques et produits nouveaux de Genève 2000.

Des activités mobilisatrices
• L'Université de Montréal, en collaboration avec

l'Université Concordia et l'IDM, a présenté Éco 1 Montréal, une série de conférences sur le design écologique et la prolongation du cycle de vie des produits. Cette première dans le domaine proposait entre autres une rencontre avec Ed van Hinte, un designer des Pays-Bas, et a rassemblé une centaine de personnes.

• La Société des Designers d'intérieur du Québec a organisé des visites guidées à l'intention du public englobant 61 participants. Aussi, des consultations professionnelles privées ont permis de faire connaître la valeur ajoutée du design d'intérieur à des gens d'affaires.

• Plusieurs expositions d'étudiants de différentes disci-

plines en design ont eu lieu, notamment au Centre de Design de l'UQAM qui a accueilli près de 3 200 personnes. La Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, le Département de Design Art de l'Université Concordia et l'Université McGill ont aussi reçu un millier de visiteurs.

• L'exposition d'un projet multidisciplinaire en aménagement sous le thème de « Qu'est-ce que le design peut faire pour Valcourt? », réalisé par des étudiants de la Faculté de l'aménagement de l'UdeM, se poursuit à Valcourt jusqu'au 15 septembre 2000.

Toutes ces activités réunies, le Mois du Design 2000 a suscité la participation de plus de 20 000 personnes! Un tel succès encourage l'IDM à en faire un événement annuel.